

*Jean Dutourd*  
La chose écrite

Flammarion

Extrait de la publication



# La chose écrite



Jean DUTOURD ·  
de l'Académie française

# La chose écrite

Flammarion

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 2009  
ISBN : 9782081311398

Tous les grands écrivains se rejoignent par certains points et  
sont comme les différents moments, contradictoires parfois,  
d'un seul homme de génie qui vivrait autant que  
l'humanité.

Marcel PROUST

L'étude a été pour moi le souverain remède contre les  
dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une  
heure de lecture n'ait dissipé.

MONTESQUIEU

On ne peut avoir l'âme grande ou l'esprit un peu pénétrant  
sans quelque passion pour les lettres.

VAUVENARGUES

La lecture de tous les bons livres est comme une  
conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés.

DESCARTES





## LA CRITIQUE DES BEAUTÉS

Dès que j'ai su l'alphabet, je me suis jeté sur les livres. J'en ai lu des quantités. À huit ans, avec mon argent de poche, j'achetais des volumes de la Bibliothèque Verte et de la collection Nelson. Tout me plaisait : il suffisait que ce fût imprimé. La persécution même ne me manquait pas. Mon père jugeait que je lisais trop, que cela prenait sur le temps des études ou sur le sommeil. La nuit, voyant de la lumière sous la porte de ma chambre, il entra, éteignait, m'arrachait mon roman sans se soucier s'il m'interrompait au milieu d'une phrase. Pour éviter ces contrariétés, je me cachais dans mon lit comme sous une tente, avec une petite lampe électrique. Ainsi, étouffant de chaleur, à demi asphyxié, mais ne sentant rien car j'étais trop occupé à déjouer les combinaisons de Richelieu ou à causer avec Louis XI, ai-je avalé des bibliothèques. Ce n'était pas tout à fait sans plan : dès que je m'amourachais d'un auteur, je me procurais de lui tout ce qui était à ma portée, c'est-à-dire ce qui figurait dans le catalogue de la collection Nelson. J'avais écumé les Bibliothèques Rose, Verte, Bleue, où fleurissaient quelques admirables écrivains, tels que la comtesse de Ségur, Gyp, Edmond About, Zénaïde Fleuriot, Magdeleine du Genestoux, Mayne-Reid, Gustave Guiches, Jean Webster, Alfred Assollant. Nul n'aurait pu m'en remontrer sur eux. Je connaissais tout de leur inspiration, de leur ton, de leurs tics, de leurs héros, de la

façon si savante dont ils ménageaient l'intérêt du lecteur et jouaient de sa sensibilité. Quoique je fusse un peu choqué par leur canaillerie et leur cynisme, j'avais absorbé et réabsorbé *Les Pieds nickelés*, dont la dénomination a toujours été pour moi une énigme.

Outre mon lit, j'ai lu énormément dans le métro. Je le prenais pour me rendre au lycée et en revenir, encore que j'eusse plus vite fait d'aller à pied, car il fallait changer deux fois, à la station Étoile et à la station Trocadéro. Mais le trajet m'ennuyait et j'aurais difficilement pu lire en marchant. Avec le métro, j'avais l'agrément de reprendre ma lecture au point où je l'avais laissée à minuit. Je lisais sur le quai, dans le wagon, dans les escaliers, dans les couloirs. Je changeais de rame somnambuliquement, l'œil rivé sur les paragraphes enchanteurs, accompagné des soupirs de la douce Rébecca à qui cet imbécile d'Ivanhoé préfère Lady Rowena qui est froide comme un saumon écossais.

Il y a dans Anatole France (découvert par moi à quatorze ans) des descriptions enivrantes de bibliothèques, peuplées de passerelles, de colonnes, de globes terrestres, de bustes de philosophes. J'ai connu les plus vastes et les plus belles bibliothèques d'Europe, celle de Vienne, la Mazarine. N'est-il pas curieux que dans aucune je n'aie jamais eu envie de demander un livre, de m'installer, de me plonger dedans, et même que je n'aie qu'un désir, après avoir jeté un coup d'œil, admiré l'ordonnance ou la splendeur des lieux : me sauver ? Ce n'est pas là, pour moi, les temples de la lecture, les greniers du savoir, mais tout au plus des musées, des mangeoires où les rats universitaires viennent grignoter des grimoires qu'ils restitueront plus tard en petites crottes inodores. Cela ne vaut pas, de loin, le métro, avec ses odeurs d'humanité sale, ses lumières jaunes, ses cahots, où l'on est écrasé contre un pilier de fer par cent voyageurs, où l'on se démanche le cou pour attraper quelques lignes sur un bouquin tenu à bout de bras au-dessus des têtes.

Il n'y a pas de jour dans toute ma vie où je n'aie lu quelques lignes au moins. Une journée sans la perspective d'aucune lecture me paraît aussi redoutable que la traversée du désert sans points d'eau pour le bédouin. Alain dit que les romans lui en ont appris davantage que les philosophes. C'est de Balzac, de Dickens, de Stendhal qu'il parle. J'en dirais bien autant, et j'ajouterai qu'ils m'en ont plus appris que la vie elle-même. Celle-ci est fastidieuse et interminable avec son monceau d'insignifiances, ses rabâchages, ses secrets qu'elle ne dévoile jamais qu'à demi, tandis que les livres vous mènent droit à l'essentiel. Ils vous enseignent les sentiments, les passions, les vertus, les excès, les folies salutaires et les folies funestes. Stendhal dit qu'à dix-huit ans il lui a manqué un oncle ou une maîtresse pour lui expliquer la vie et lui épargner dix ans de sottises. Les romans sont inestimables pour les jeunes gens qui n'ont ni maîtresses ni oncles, ce qui est le lot commun. Un homme qui a lu Balzac et Dickens avec une confiance complète, en croyant tout, est aussi loin d'un homme qui ne les a pas lus qu'un polytechnicien d'un ignorant capable seulement de compter sur ses doigts.

Je ne savais pas cela à douze ans, à quinze ans, mais je courais à la lecture comme j'aurais couru chez l'oncle ou chez la maîtresse. Le monde réel était là ! Je sentais que nul ne me le montrerait mieux et je soupçonnais que l'amusement suprême de l'homme était la connaissance de la vérité. Qu'est-ce qui me poussait si fort ? Le snobisme, surtout, je crois. Il me fallait absolument avoir dans mes relations des gens très difficiles à approcher, détenteurs d'un savoir étrange et donc primordial, connus seulement de quelques privilégiés, tels que Spinoza, Rivarol, Toulet, Levet, Lichtenberg, Beckford, Crébillon fils, Charles Sorel. Sitôt que j'entendais parler d'un auteur de ce genre, je remuais ciel et terre pour me procurer ses ouvrages. J'étais en proie à la même fébrilité qu'un mondain qui donne vingt coups de téléphone chaque matin pour se tenir au courant des dernières futilités du

Tout-Paris et qui, de la sorte, a l'illusion de connaître le dessous des cartes. Je voulais moi aussi connaître le dessous des cartes, c'est-à-dire faire partie du petit cercle d'initiés pour qui l'esprit humain, dont la littérature est l'expression absolue, n'a plus le moindre secret, fût-ce au prix de m'ennuyer. Je me suis forcé à aller jusqu'au bout de bouquins terribles comme *À rebours* de Huysmans, porté par le sentiment exaltant que j'étais peut-être le seul dans le monde à n'être pas rebuté par de telles rhapsodies, et que j'en serais récompensé plus tard par Dieu sait quelle supériorité.

Je crois que les vocations se manifestent chez les enfants de façon négative. On ne sait pas ce que l'on sera, mais on sait tout ce que l'on ne sera pas. Aucun avenir parmi ceux que ma famille me proposait ou me préparait ne me convenait. J'étais bien assuré que je ne serais jamais chirurgien des hôpitaux, quoique mon père me répêât sans cesse que c'était là mon destin. J'avais un éloignement invincible pour tout ce qui se rapportait à la science, tarte à la crème de l'époque dans laquelle j'étais tombé. Du reste, tout m'ennuyait, tout me paraissait frivole, indigne de me prendre si peu que ce fût de mes facultés. Cela s'étendait aux matières que l'on enseigne à l'école. Je savais que ce que les professeurs voulaient faire entrer dans ma tête ne me servirait à rien. De la sorte, j'ai au moins, dès mon plus jeune âge, appris une chose utile : qu'il faut faire quelques singeries pour n'être pas malheureux dans la société et pour préserver ses aspirations secrètes. Désirant vivre en paix, je travaillais un peu, sans illusions sur le profit que m'apporteraient mes efforts, afin d'éviter les tragédies, qui auraient inévitablement fondu sur moi si j'avais été le cancre intégral que ma philosophie et mon tempérament me poussaient à être, la pire étant que l'on me mît dans quelque baignoire où j'eusse été rivé aux écoeurants et puérils manuels scolaires, que je méprisais au point de n'en avoir jamais ouvert un seul, sans la possibilité de courir à toute minute rejoindre Voltaire, Diderot, Musset,

Verlaine, avec qui j'avais le sentiment de retrouver ma patrie ou, mieux encore, ma caste.

J'ai tort de dire que les vocations se manifestent négativement. Secrètement serait plus juste. Mon goût effréné de la lecture, toujours contrarié, toujours renaissant, indiquait assez bien la mienne. Nul ne la devinait, ni mes proches pour qui ce n'était qu'un refuge de ma paresse, ni surtout moi qui m'imaginai plutôt attiré par le dessin et la peinture. Une seule personne y vit clair : mon professeur de première, M. Dubreuil. Il sentit qu'un tel mélange d'ignorance et d'érudition ne produirait jamais un universitaire mais présageait, en revanche, un homme de lettres. Quoiqu'il ne me le dît pas, je me rends compte, avec le recul, qu'il en était persuadé. Il ne s'adressait pas à moi comme aux autres gamins de la classe, y compris les forts en thème, mais comme à quelqu'un dont la vie est déjà dessinée, qu'on ne traite plus en enfant. Après les heures de cours, je restais à causer avec lui, charmé d'avoir enfin rencontré un interlocuteur qui n'était pas scandalisé par la curiosité que j'avais de connaître ce que les auteurs avaient dit eux-mêmes, et comment ils l'avaient dit, au lieu de m'en tenir, comme les autres, aux résumés de MM. Abric et Crouzet. Nous avions de vraies conversations de connaisseurs, dans lesquelles il n'était question que d'art, de goût, quelquefois de morale, jamais de savoir s'il était convenable ou non, « à mon âge », d'avoir lu *Les Bijoux indiscrets* (que j'avais jugé, du reste, assez laborieux). M. Dubreuil a été la première personne à ne point me chicaner sur la lecture, à ne point me la reprocher comme un vice aussi préjudiciable à la santé que la masturbation, à me laisser entendre au contraire qu'elle me préparait à quelque chose de mieux, peut-être, que les métiers auxquels aspiraient mes camarades.

Elle m'y préparait par des voies dont je ne devinais nullement la destination. En particulier, j'avais une oreille excellente pour saisir les maniérismes des auteurs que j'aimais ;

je les reproduisais dans mes copies de français qui étaient quasiment de petits pastiches, ce dont M. Dubreuil était si content qu'il les lisait à la classe et les donnait en exemple.

Les jeunes artistes sont des caméléons ; tant qu'ils ne se sont pas trouvés, ils copient avec un mélange d'orgueil et d'inquiétude les maîtres qu'ils admirent. L'orgueil n'est pas seulement dans la virtuosité qui permet ces exploits, mais aussi en ce qu'on a l'illusion d'être un peu le maître soi-même ou sa duplication ; l'inquiétude vient d'une autre illusion : que tous les styles ont déjà été utilisés, qu'il n'en reste plus et que les infortunés modernes n'ont pas d'autre musique à leur disposition que celles qui ont déjà été jouées. Ainsi suis-je passé par diverses périodes, comme les peintres : période Dumas, période Musset, période Diderot, période Verlaine, période Mallarmé, etc., à quoi s'ajoutaient des tentations épisodiques ou durables : être Voltaire, être Proust. Où était ma vraie nature dans toutes ces imitations ? Je me désolais de n'être qu'un reflet. Resterais-je reflet toute ma vie ? Je n'entendais pas la petite mélodie personnelle qui, par moments, dérangeait mes pastiches, ou plutôt je refusais de l'entendre, car elle me déplaisait comme mon grand nez, ma peau trop blanche, mes cheveux frisés, mes bras grêles, et parce qu'elle ne ressemblait à rien de connu, de catalogué, en quoi l'oreille eût aussitôt, sans hésitation, reconnu les traditionnelles modulations du génie littéraire.

Il est rare, dans une existence d'écrivain, que l'on ne vous propose pas de faire le critique. Longtemps, j'ai eu la prudence, l'instinct peut-être, de résister à ces invites. Lire pour de l'argent avait un inconvénient : c'était d'y être obligé, et d'absorber de la sorte des ouvrages vers lesquels ne m'auraient pas entraîné mon goût ou ma lubie. J'avais eu tant de liaisons amoureuses avec la littérature que je ne concevais pas que je pusse faire un mariage de raison. Quelques journaux m'ont offert ce qu'on appelait autrefois des « rez-de-chaussée ». J'ai toujours esquivé ces munificences, quoique l'on m'assurât

chaque fois que je pourrais choisir ce qui me plaisait et le traiter à ma guise. Choisir, c'était vite dit, mais le choix n'allait pas loin : il fallait parler des nouveautés de la semaine, et je calculais que, sur les cinquante-deux semaines de l'année, il y en aurait cinquante pendant lesquelles on ne publierait rien dont je fusse le moins du monde curieux. En outre, les choses me dégoûtent à la minute où elles deviennent des devoirs. Le plus beau livre, s'il faut l'ingurgiter par obligation et l'avoir digéré à une date donnée, m'inspire une aversion telle que je n'ai même pas la force de l'ouvrir. Les avantages d'être critique, la puissance qu'on en retire, l'amusement d'être derrière sa rubrique comme un chasseur derrière un arbre, etc., m'auraient bien un peu tenté, mais je voyais surtout les épines de ce métier, la plus grosse étant le temps que j'y perdrais.

Le ciel a mis quelques ilotes sur mon chemin, par l'exemple desquels je me suis gardé de certaines erreurs. Je rencontrai l'un d'eux vers l'âge de trente ans. Gaston Gallimard venait de m'embaucher à la N.R.F. et m'avait décoré du titre de « conseiller littéraire » qui ne signifiait pas grand-chose. Malgré cette dénomination flatteuse, j'étais cantonné dans des besognes subalternes dont je me chagrinais, quoiqu'elles me convinssent parfaitement, me laissant tout mon loisir et toute ma tête. Mon ilote était un homme agréable et subtil, d'un peu mon aîné ; il avait écrit deux ou trois récits assez courts, sarcastiques, mélancoliques, que la maison avait publiés dans le joli format tellière remis à la mode par Gide, ce qui montrait qu'elle en faisait grand cas. Elle faisait grand cas de l'homme aussi. Quoiqu'il occupât un bureau, ou plutôt un nid à rats, à côté du mien, c'était une étoile de la rue Sébastien-Bottin. Il appartenait au comité de lecture, qui avait toute confiance en lui, pour son malheur, et le noyait de manuscrits. Il en lisait je ne sais combien d'un mardi à l'autre – plus de dix, à mon avis, scrupuleusement, méticuleusement – et rendait des rapports dont la longueur me

stupéfiait. Comment pouvait-on tirer vingt ou cinquante lignes d'indigences qui ne méritaient pas autre chose que l'appréciation : « Zéro, nul, à refuser » ? Mon voisin s'échinait à résumer des romans ridicules, des essais idiots, barbouillés n'importe comment, et à expliquer les raisons de les rejeter.

J'étais fort dépité que l'on ne m'eût pas invité, tout conseiller littéraire que j'étais, à siéger au comité de lecture où je me flattais que j'eusse fait merveille. Ce dépit me passa en trois mois grâce au galérien qui ramait derrière ma cloison. Les manuscrits entassés sur son bureau, dont la pile ne baisait jamais, représentèrent bientôt, à mes yeux, la pire malédiction qui pût accabler un homme de lettres. Il n'était pas possible, pensais-je, que ce ruissellement de mauvaise littérature ne finît par corrompre le jugement et, pis encore, par décourager d'écrire soi-même. Après s'être forcé à lire trois cents pages de pauvretés, on doit se féliciter de n'en être point l'auteur ; et, après un an ou deux de ce régime, on ne voit plus que le néant de toute tentative littéraire.

Je ne me trompais pas. Les manuscrits tuèrent mon pauvre ilote en dix ans. Je dis bien tuèrent : il en mourut. Son teint vira à l'ocre, ses joues se bouffirent, ses cheveux tombèrent ; son caractère s'aigrit ; lui qui était l'urbanité faite homme, il devint querelleur et grincheux. Puis il tomba dans l'ivrognerie jusqu'à boire son litre de rhum dans la matinée. Il n'écrivit évidemment plus rien. Le cancer termina tout cela, à moins que ce ne fût la cirrhose.

Il n'est pas difficile de tirer des leçons lorsque celles-ci vont dans le sens du tempérament qu'on a. Le mien ne me poussait que trop à l'indifférence envers mes contemporains, tant j'étais convaincu qu'ils n'avaient rien à m'apprendre puisqu'ils regardaient le même monde que moi – et certainement avec de moins bons yeux. Leurs écoles, leurs chapelles m'inspiraient un mélange de mépris et de peur. Mépris des bavardages, mépris des gens qui ont besoin d'être en nombre pour



être rassurés sur leur talent ; peur, si je m'enrôlais quelque part, de me trouver bientôt en désaccord avec tout le monde, par esprit de contradiction ou individualisme, et contraint à désertier. Quant aux recherches esthétiques, je professais comme Chénier qu'il ne saurait y avoir de nouveauté dans l'expression. « Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques » était l'alpha et l'oméga de mon art poétique. La grande coterie littéraire des années 1950-1960 était ce qu'on a appelé le « nouveau roman ». Dès son apparition, elle me fut antipathique, car elle représentait exactement le contraire de mes idées. Les nouveaux romanciers faisaient à qui mieux mieux des vers nouveaux sur des pensers antiques. Leur travail, qui sentait si fort l'huile, me paraissait le comble de la futilité. La faveur dont ils jouissaient auprès des professeurs me confirmait dans ce jugement.

La meilleure loi, dit Rivarol, n'est pas la plus juste, c'est la plus fixe. De même avec les maximes que l'on se forge pour soi : il ne faut jamais en changer, fussent-elles hasardées ou fausses. Chénier, en m'en offrant une, et fondamentale, m'a rendu un fier service. La grande question de savoir si j'appartiendrais à des comités de lecture ou si je serais critique littéraire a été réglée définitivement pour moi dans mon petit bureau des éditions Gallimard où je m'escrimais à fabriquer des prières d'insérer pour des ouvrages que je n'avais pas lus.

Est-ce par bonté pure, pour attacher un homme de talent à leur maison, par quelque désir secret de revanche que les éditeurs prennent des écrivains comme employés ? Quel que soit leur motif, ils ont tort. Ils devraient les tenir éloignés de leurs bureaux, au besoin les lier par de petites pensions sans demander de contrepartie. À passer ses journées dans une maison d'édition, l'écrivain ne tarde pas à être atteint de l'anorexie des mitrons et des chocolatières, affection sans importance pour un individu ordinaire, stérilisante pour lui. Grâce au ciel, j'ai été un assez médiocre conseiller littéraire chez Gallimard, et je suis encore étonné que l'on m'ait gardé

si longtemps. Mais j'étais acculé à mal faire mon travail, à l'expédier par-dessous la jambe, à le bâcler, afin de préserver la fraîcheur et l'énergie sans lesquelles on ne crée rien. Quelquefois j'avais des remords ; si maigre que fût mon salaire, je me reprochais de ne pas le gagner, puis je m'absolvais en considérant qu'il était préférable de donner des romans à Gaston plutôt que de perdre ma substance à figoler des besognes : il y trouverait davantage son profit. Je crois qu'il avait un peu cette idée aussi, car il me laissait assez tranquille dans mon coin. C'est moi qui suis parti de mon propre chef, comme un fils quittant le toit paternel sous lequel il sent qu'il n'a plus rien à faire, action qui irrite toujours la famille, du reste, même si elle ne peut plus vous souffrir et n'a cessé, par ses allusions et ses froideurs, de vous pousser dehors.

Le plus étonnant dans les choses impossibles est qu'elles finissent par arriver. Si l'on m'avait prédit dans mon enfance ou dans ma jeunesse que je ne ferais, ma vie durant, que ce qui me plaisait et même qu'on me paierait pour cela, j'en aurais ri. C'était en complète contradiction avec l'enseignement que l'on m'avait prodigué, du genre : on n'est pas sur terre pour s'amuser, toute vérité n'est pas bonne à dire, etc. Or je me suis amusé sans cesse à écrire des livres et j'ai cherché la vérité avec acharnement. Je n'ai pas remarqué que celle-ci ne fût pas bonne à dire. Au contraire, c'est par elle que j'ai gagné mon pain, en la dévoilant ingénument après que j'avais tant fait que de l'attraper. N'eût-elle été bonne qu'à cela, c'était déjà beaucoup.

Parmi les choses impossibles, l'une des plus improbables, et que d'ailleurs je désirais à peine, eût été qu'une publication créât pour moi, pour mes beaux yeux, une rubrique des auteurs du passé. À propos de la réédition de tel de leurs ouvrages, j'aurais tenu là une sorte de journal de mes lectures, ce que je n'avais pas fait quand j'étais jeune, par paresse, haine de la cuistrerie, refus de gâter mes plaisirs par des pen-sums. Mais quel journal, quelle revue m'offrirait jamais cela ?

À peine parlaient-ils des écrivains vivants : qu'eussent-ils été gaspiller leur papier pour les morts ? Ils n'avaient pas assez de pages pour les sujets assommants qui, dit-on, intéressent le public : la science, la technique, l'informatique, les Américains, les Russes, le cosmos, etc. La presse littéraire, si fourmillante avant la guerre, et qui survécut encore une quinzaine d'années, s'était anémiée jusqu'à disparaître. Les morts, les pauvres morts n'étaient pas près d'être exhumés, ni moi de les extraire, pour un jour ou pour une semaine, de leur ossuaire. Les seules occasions que j'avais étaient des préfaces qu'on me commandait, ou des articles par-ci par-là. J'étais chaque fois surpris par le bonheur que j'avais à parler de littérature. Travailler à la gloire des autres, si je les admirais, me causait la même joie qu'une bonne action. Il n'est pas de plus douce critique que celle appelée jadis la « critique des beautés ». On a le sentiment, la faisant, d'adresser des lettres aux grands hommes sur ce qui leur importait plus qu'amour, chagrins ou plaies d'argent : la pratique de leur art. Soudain, pour quelques pages, on est le correspondant de Flaubert ou de Montaigne, et un bon correspondant, car on les connaît plus intimement que leurs contemporains.

Ce que je n'espérais pas, ni même ne cherchais, se présenta cependant. Un magazine nouvellement créé, et qui réussissait, désirait ménager un peu de place aux choses de l'esprit. J'y avais des amis, constatation qui ne manque jamais de m'étonner, étant donné mes mœurs de loup. Ils me taillèrent sur mesure une rubrique que j'intitulai « Domaine public » par allusion à Larbaud qui, vers mes vingt ans, m'avait fourni quelques-unes de mes relations les plus huppées : Arnold Bennett, Butler, Ramon Gomez de la Serna, Maurice Scève, Sarasin, Marguerite Audoux, Thomas Hardy, Coventry Patmore.

Ma rubrique dura un peu plus de deux ans, puis s'effilocha ; la technique, l'économie, le cosmos finirent par la gri-gnoter. De mon côté, je commençais à me lasser ; je ne

défendis pas mon lopin de papier. J'étais même secrètement satisfait qu'il fût envahi une semaine sur deux par les bêtises de l'actualité, puis deux semaines sur trois. Encore un coup, on me payait à ne rien faire, ou à faire peu de chose.

Mon malheur veut que l'argent attrapé de la sorte ne tarde pas à me brûler les doigts. Je démissionnai de mon petit poste, à la stupeur des patrons du journal qui n'avaient jamais vu un employé s'en aller de son plein gré, sans avoir essayé au moins de se faire chasser afin de toucher des indemnités, et qui étaient convaincus qu'un tel original n'existait pas dans la presse.

Le journalisme est une heureuse invention pour les écrivains. Il les oblige à écrire toutes sortes de choses qu'ils n'auraient pas écrites si on ne les leur avait expressément commandées et s'ils n'avaient été animés par la perspective de recevoir un salaire, qui est un puissant motif de travailler, quoi qu'en disent les âmes délicates.

Je n'ai jamais méprisé cette activité ni ne l'ai considérée comme une corvée alimentaire. Cela tient à une espèce de modestie que j'ai, et qui m'a été longtemps cachée par ma vanité. Être artiste, selon moi, c'est surtout être artisan. Le XIX<sup>e</sup> siècle a tout brouillé, avec les albatros et leurs ailes de géant qui les empêchent de marcher. Avant cela, on était humblement artiste de père en fils, on travaillait à la commande, en faisant de son mieux pour contenter la pratique. On n'imaginait pas qu'on fût d'une essence supérieure à celle des ébénistes ou des tapissiers. Les artistes d'autrefois ont laissé des œuvres immenses parce qu'ils ne trouvaient rien indigne de leur génie. Le journalisme, si on le fait avec le même sérieux que le roman ou le théâtre, ne doit point déparer une œuvre, mais au contraire la compléter.

Pour ma part, je sais que j'ai eu grâce à lui une foule d'idées qu'autrement je n'aurais jamais eu le courage d'aller chercher au fond de moi. Les ayant tous écrits avec le même soin que des choses d'un plus grand genre, aucun des textes

## LA CHOSE ÉCRITE

rassemblés ici ne m'a laissé de souvenirs ennuyeux. Je les ai composés dans l'allégresse, après avoir lu ou relu les livres dont ils traitent.

Parler littérature est le plus charmant entretien que puisse procurer la civilisation. La critique littéraire n'est point faite pour les époques barbares. Non plus que la littérature, du reste. Les barbares ne veulent pas voir l'envers du monde, qui est gai. Rien que son apparence, qui est tragique.



Les beaux livres, décourager d'écrire ?  
C'est comme si vous disiez qu'une jolie femme  
décourage de faire l'amour.

Paul LÉAUTAUD





I



## LE DIABLE ROCOCO

CAZOTTE, *Le Diable amoureux*

Les petits auteurs ont des vies plus romanesques que les grands. Cela se comprend : ceux-ci ont surtout des aventures intérieures, qui ne font pas des biographies amusantes. En 1759, à quarante ans, Cazotte, gouverneur de la Martinique, jette à la mer les Anglais qui l'attaquaient. Après quoi, il devient très riche, puis perd sa fortune dans la banqueroute du jésuite Lavalette, qui lui propose de le rembourser en messes.

À soixante-douze ans, il est en prison à l'Abbaye. Les massacreurs de Septembre s'apprêtent à le tuer. Sa fille Élisabeth se jette en sanglotant dans ses bras. Le peuple, ému, le reconduit en triomphe dans sa maison. Cela n'empêche pas qu'on l'arrête de nouveau. Son procès est magnifique. Le président du tribunal lui dit, après la sentence : « Vieillard, envisage la mort sans crainte ; songe qu'elle n'a pas le droit de t'étonner ; ce n'est pas un pareil moment qui doit effrayer un homme tel que toi ! » Effectivement, Cazotte monta intrépidement à l'échafaud, mais tout le monde avait ce courage-là, alors.

Il a écrit une quantité de petites choses, comme on en écrivait au XVII<sup>e</sup> siècle, et même un pastiche de Voltaire, auquel le public se laissa prendre. Il ne reste qu'un livre de lui : *Le Diable amoureux*, réédité aujourd'hui par Flammarion dans la collection « L'Âge d'or » que dirige M. Parisot, qui aime les histoires fantastiques.

Il y a dans *Le Diable amoureux* une idée prodigieuse. Belzébuth, horrible démon à tête de chameau et qui parle italien, prend la forme d'une femme adorable, faible, passionnée, délicate jusque dans l'impudeur, pour séduire un joli

capitaine de vingt-cinq ans un peu trop intéressé par la kabbale. Le capitaine résiste longtemps, mais comment ne pas succomber, à la fin ? Mêler sa chair à celle du diable est une aventure qui n'arrive pas souvent, même dans la littérature. Et voici ce que dit le diable : « Place la main sur ce cœur qui t'adore ; que le tien s'anime, s'il est possible, de la plus légère des émotions qui sont si sensibles dans le mien. Laisse couler dans tes veines un peu de cette flamme délicieuse par qui les miennes sont embrasées ; adoucis, si tu le peux, le ton de cette voix si propre à inspirer l'amour, et dont tu ne te sers que trop pour effrayer mon âme timide ; dis-moi enfin, s'il t'est possible, mais aussi tendrement que je l'éprouve pour toi : "Mon cher Belzébuth, je t'adore..." »

*Le Diable amoureux*, c'est *Manon Lescaut* avec accompagnement de soufre, de prodiges et d'ordures. Cela ressemble davantage aux romantiques allemands qu'aux philosophes du siècle des Lumières. Le style, quoique brillant, manque de moelleux. Il est à celui de Voltaire ce que la musique de Haydn est à celle de Mozart. On peut aussi reprocher à Cazotte d'être un peu court, un peu sommaire. Avec un sujet pareil, Hoffmann aurait fait tout un concerto, plein d'harmonies savantes. Mais il ne faut pas oublier que son livre date de 1772. Hoffmann n'était pas né, ni Kleist, ni Brentano. Jean-Paul avait neuf ans.

Petit détail qui montre, comme le disait Cocteau, que tout ce qu'on écrit arrive : Cazotte ne devint kabbaliste et illuminé qu'après avoir écrit *Le Diable amoureux*, qui n'était rien d'autre pour lui que le divertissement d'un honnête homme doué d'imagination.

## MAUPASSANT EST-IL FRANÇAIS ?

MAUPASSANT, *Œuvres* (la Pléiade)

Le journalisme est une bénédiction, parce qu'il faut remettre sa copie à l'heure et qu'il y ait le nombre de feuillets voulu. Si la muse est introuvable, tant pis, on doit marcher. Commencer son papier n'importe comment, continuer à l'aveuglette. Et, à la fin, on s'aperçoit avec ravissement que la muse était là quand même, que tout s'est ordonné chemin faisant, que le seul fait de s'y être mis a déclenché le petit miracle de l'écriture.

Les trois cents contes de Maupassant ont été faits ainsi, parfois à la cadence de deux par semaine pour *Gil Blas* et *Le Gaulois*. Cela se voit. Souvent, les débuts sont maladroits. Un convive, après le dîner, déclare : « Je vais vous raconter une histoire vraie... » Ou bien l'auteur part d'un lieu commun du genre : « Est-il un sentiment plus aigu que la curiosité chez une femme ? » Ou encore : « Quand j'entrai dans la salle des voyageurs de la gare de Loubain... »

Écrire beaucoup, c'est comme de faire beaucoup de sport. On devient très souple. Maupassant ayant à exécuter deux numéros par semaine s'emploie à varier les sujets, les attaques, les couleurs. Tantôt il faut faire gai, tantôt faire triste, tantôt réaliste, tantôt fantastique, ne serait-ce que pour soi-même, parce qu'il est amusant de changer. Maupassant réussit dans tous les genres, mais inégalement. Quelquefois il est excellent dans la farce, d'autres fois très mauvais. Quelquefois saisissant dans le drame et, la semaine suivante, plat ou vulgaire.

Ce qui frappe particulièrement, c'est son absence de style. Je pense que l'explication de son succès à l'étranger vient de là. Il ne doit rien perdre à la traduction. D'ailleurs il ne ressemble pas à un écrivain français. Plutôt à un écrivain anglais. Il parle de la Normandie, des paysans normands, chasseurs et sanguins, comme Thomas Hardy des gens du Wessex.

Il y a également du Simenon chez lui, c'est-à-dire de la sensualité, un goût des choses réelles, de la pluie qui mouille, du froid, de la nourriture, des femmes, etc., et nul souci d'approfondissement, de richesse ou d'ampleur artistique. Stendhal disait de Mérimée : « Il ne touche que huit notes de son piano. » Mais il les touchait divinement et elles rendent toujours un son exquis. Maupassant n'en touche que quatre et elles sont parfois fausses.

Il y a toute une légende de Maupassant chasseur, pêcheur, canoteur sur la Seine, grand coureur de jupons. On a même dit qu'il était le fils naturel de Flaubert, ce qui n'est pas vrai, mais qui est très bon pour les ragots posthumes. Il était si riche avec ses petits contes qu'il possédait un yacht comme Jules Verne. Le sport et les femmes le tuèrent assez vite. À quarante-trois ans, il meurt fou dans la fameuse clinique du docteur Blanche. Cette légende contribue à sa gloire. Les artistes, comme les héros, ont intérêt à mourir jeunes.

M. Lanoux, dans sa préface au premier volume des *Contes et Nouvelles* dans la Pléiade, écrit qu'il a rencontré de jeunes universitaires qui préfèrent Zola à Balzac, et pense qu'il en sera bientôt de même pour Maupassant. Ma foi, cela ne prouve qu'une chose : que les jeunes universitaires ne s'y connaissent pas en littérature. Leurs aînés non plus, du reste, à voir les auteurs qu'ils font étudier à la Sorbonne.

## IL N'Y A PAS DE MILITAIRES HEUREUX

Pierre LOTI, *Le Roman d'un spahi*

En France, la littérature militaire ne s'est jamais remise des traités de 1815. Elle a gardé de la catastrophe napoléonienne quelque chose de triste, d'anémique, de plaintif, de vaincu. À part le capitaine Corcoran, je ne vois pas de militaire gai dans

les livres écrits chez nous entre 1820 et maintenant. Ils sont sérieux, crispés, un chagrin inexplicable leur ronge le cœur, ils se font tuer obscurément, comme s'ils pensaient que le destin est absurde et que, plus tôt il sera scellé, mieux cela vaudra. Le zouave Moutier lui-même, dans *L'Auberge de l'Ange Gardien*, a conservé de son passage sous les drapeaux une sorte de spleen que l'amour de la douce Elfy ne parvient pas à dissiper complètement. Ne parlons pas des héros de Vigny : c'est eux qui ont donné le ton. Il est évident que la guerre de 1870 n'a pas arrangé les choses. Celle de 1914, que nous avons pourtant gagnée, les a encore empirées.

*Le Roman d'un spahi*, de Pierre Loti, a été publié en 1881, c'est-à-dire deux ans avant la conquête du Tonkin, à une époque où l'armée française était partout dans le monde et nous gagnait plus de colonies que nous n'en avions jamais possédé. Néanmoins, c'est un livre très mélancolique. Le héros, Jean Peyral, n'a que des malheurs. Il fait cinq ans de service au Sénégal. Il adore sa vieille maman qui lui envoie des lettres déchirantes. Une coquine de mulâtresse lui brise le cœur. Il sombre dans l'ivrognerie et la violence. Puis il se met en ménage avec une petite négresse. Sa fiancée restée en France se marie avec un huissier. Pour finir, il est tué dans un engagement avec une tribu rebelle.

Ce personnage de militaire est bien convenu, et le pauvre Loti n'est pas arrivé à en faire grand-chose. D'ailleurs, chaque fois qu'il est question de lui, son style se remplit de clichés. Exemple : « Il y avait dans sa tournure un mélange de souplesse et de force. Il était d'ordinaire sérieux et pensif ; mais son sourire avait une grâce féline et découvrait des dents d'une rare blancheur. » Sa mélancolie est « vague et indéfinissable » ; il s'endort « d'un lourd et étrange sommeil », etc. Tout ce qui le concerne est de cette encre désastreuse.

En revanche, la petite négresse Fatou Gaye est charmante, originale, vraie, tout à fait réussie, avec sa beauté de statue noire et ses ruses de singe. C'est là que Loti est à son aise,

dans ces portraits de femmes exotiques, qu'il comprenait peut-être mieux, tout capitaine de vaisseau qu'il était, que ses guerriers.

Et puis on sent un peu l'Afrique dans son roman, ce qui n'est pas mal. C'est spongieux, aride, épicé, énorme et pauvre. On voit à la page 77 un baobab qui ressemble à « un grand madrépore mort ».

Faut-il relire Loti ? Il vaudrait mieux relire Barrès ou Proust. Mais Loti mérite un détour. C'est un enchanteur mineur. Et quelle vie pittoresque ! Cet homme-là s'est déguisé constamment : en officier de marine, en académicien, en Arabe, en pharaon. Il a joué à l'homme fort, alors qu'il était une faible femme. Il s'appelait Julien Viaud. C'est une petite Tahitienne qui lui a trouvé le joli pseudonyme de Loti. On pourrait écrire une biographie de lui sous le titre *La Vagabonde*.

## VINGT KILOMÈTRES PAR JOUR

MONTAIGNE, *Journal de voyage en Italie*

Quand on lit les *Mémoires* de Casanova, on a des étourdissements à chaque page. On est sans cesse transporté dans l'Europe de 1750, non celle des historiens, des monarques, des perruques, mais l'Europe vraie des diligences, de la galanterie, des escrocs, du peuple, des jobards, des nuits noires et des pots de chambre versés sur la tête des passants. Mêmes étourdissements avec le *Journal de voyage en Italie* de Montaigne : c'est l'Europe de 1580, qui n'est pas du tout celle que nous imaginons. La Suisse, la Bavière, le Tyrol sont des pays très agréables, parsemés d'auberges qui s'appellent tout bêtement hôtel de la Couronne, de la Rose, de l'Ours, du Tilleul. À Constance,



comme on est mal à l'Aigle, on déménage à l'hôtel du Brochet qui est parfait.

En France, lorsqu'on entre dans une maison, on s'emmitoufle doublement. En Allemagne, c'est le contraire : on enlève son manteau parce que de grands poêles en faïence répandent partout une chaleur douce et égale. À Augsbourg, les particuliers ont l'eau courante à domicile. Dame, cela coûte cher : dix florins par an.

Le voyage de Montaigne a duré dix-sept mois et huit jours. Il avait quarante-sept ans et des coliques néphrétiques. Cela ne l'empêche pas de se réveiller chaque matin « avec désir et allégresse » à la pensée des curiosités qu'il va voir dans la journée. Tous ses compagnons n'ont qu'une envie : arriver au plus tôt à Padoue ou à Rome. Lui, non. Il les fait enrager quotidiennement avec ses détours. Il ne veut rien manquer. Quand il débarque quelque part, il convoque le maître d'école ou loue un « bélière de guide ». À Florence, il est le premier à grimper en haut du Dôme pour admirer le paysage. Il déjeune avec le grand-duc François de Médicis et Bianca Capello dont la beauté célèbre ne l'impressionne pas une miette. Il trouve qu'elle a le visage impérieux et de gros tétins.

Stendhal écrit : « En 1580, quand Montaigne passait à Rome, il y avait seulement dix-sept ans que Michel-Ange était mort ; tout retentissait du bruit de ses ouvrages ; les fresques divines d'André del Sarte, de Raphaël, du Corrège étaient dans toute leur fraîcheur. Eh bien, Montaigne, cet homme d'esprit si curieux, si ouvert, n'en dit pas un mot. » Je crois que je devine pourquoi : c'est justement parce que Michel-Ange n'était mort que depuis dix-sept ans et que les fresques du Corrège étaient si fraîches. Pour Montaigne, c'était de l'art moderne. Il n'allait pas en Italie pour contempler de l'art moderne, mais pour tâcher d'entrevoir ce qui subsistait de l'Antiquité, pour rêver sur les vieilles colonnes et les vieux temples.

Pour recenser aussi les petits faits vrais. Et il faut avouer qu'une visite au pape est plus amusante à raconter qu'une visite

au musée, surtout quand on observe que le pape soulève un peu le pied lorsque le visiteur se penche pour le lui baiser.

La manière de voyager de Montaigne fait rêver. Vingt kilomètres par jour au maximum et des lettres de recommandation pour une foule de seigneurs, de potentats, de princes. Ah ! que la terre était grande, en 1580, et familière ! Aujourd'hui elle est toute petite et on est étranger partout.

Le *Journal de voyage en Italie* a eu une grande chance : il n'a été publié qu'en 1774, époque où l'on n'avait pas la superstition de l'orthographe archaïque et anarchique du XVI<sup>e</sup> siècle, après quoi le manuscrit s'est perdu. L'édition du Livre de Poche est particulièrement à recommander, à cause du travail de présentation et de notes de M. Pierre Michel, qui aime Montaigne comme on aime Proust, c'est-à-dire passionnément.

## LA PAUVRE MARCELINE

Marceline DESBORDES-VALMORE, *Œuvres poétiques*, 2 vol.

De Marceline Desbordes-Valmore, la plupart des gens ne connaissent qu'un ou deux poèmes perdus dans les anthologies :

*J'ai voulu ce matin te rapporter des roses...*

ou :

*Vous aviez mon cœur,  
Moi j'avais le vôtre,  
Un cœur pour un cœur,  
Bonheur pour bonheur.*

Sa légende non plus n'est pas bien fameuse. Elle a eu tant de malheurs, elle a versé tant de larmes en alexandrins que

quelque chose d'un peu ridicule s'attache à son ombre. On dit « la pauvre Marceline ». Cet adjectif de « pauvre » que la postérité accole quelquefois à un nom est difficile à porter.

Avant de sourire de quelqu'un, il faut chercher qui l'a aimé. Marceline, sous ce rapport, a été comblée. Victor Hugo, dans ses lettres, lui envoyait son « plus tendre respect ». Baudelaire dit qu'elle est « une adorable femme » et parle des « trouées profondes dans le cœur » que fait sa poésie. David d'Angers sculpte son médaillon. Lamartine lui adresse des stances où il la compare à une barque. Mêmes effusions après sa mort : Sainte-Beuve lui consacre un Lundi larmoyant ; Raspail déclare à Hippolyte Valmore : « Vous êtes le fils d'un ange. » Verlaine, Francis Jammes, Aragon lui font des déclarations d'amour en vers.

Si Marceline suscite de génération en génération, et chez de grands poètes, des sentiments si chaleureux, c'est qu'elle est autre chose qu'une raseuse pleurnicharde. Grâce à M. Bertrand, professeur à l'université de Grenoble, nous possédons enfin ses poésies complètes et nous voyons sa séduction.

C'est la grande séduction romantique. Marceline est un cygne. Un de ces cygnes de 1830 qui ont l'air d'expirer à chaque instant, qui sont faibles, écorchés, vulnérables, mais qui ont une santé de fer, grâce à laquelle ils travaillent énormément et laissent une œuvre abondante. Pour moi, j'avoue mon faible pour cette poésie qui s'épanche comme une rivière, qui se nourrit de rhétorique et de développements, mais qui souvent s'épanouit de façon ravissante.

Certes, Marceline vient derrière les quatre grands : Lamartine, Hugo, Musset, Vigny, mais tout de suite après eux. Elle est de leur famille, de leur lignage. Son cœur est tout béant et le lait de la tendresse humaine en coule à flots. Il n'y a aucune pose chez elle, ce qui est méritoire de la part d'une personne si malmenée par la vie. Jamais elle ne porte ses chagrins comme un drapeau. Au contraire, ses vers ont quelque chose de discret, de fort, de pudique, de courageux, qui force la tendresse du lecteur.

Et pourtant quelle existence affreuse que la sienne, non seulement jalonnée de tragédies, mais encore empoisonnée par une foule de blessures quotidiennes ! Quand elle est adolescente, son père est ruiné par la Révolution. Elle devient actrice. Elle est fille-mère. Elle se marie. Quatre de ses enfants meurent. Pendant soixante-treize ans, elle ne connaîtra que la mouise, la mistoufle, les pigeonniers miteux au cinquième étage, les fins de mois angoissantes. Lui arrive-t-il de s'apitoyer sur elle-même, c'est presque toujours de façon allégorique :

*Oh ! que la neige est froide à l'âme d'une fleur...*

Qu'apporte Marceline Desbordes-Valmore au lecteur d'aujourd'hui ? Tout ce qui manque à notre siècle et qui est si essentiel à la santé spirituelle : la bonté, la charité, la pauvreté, la souffrance, et cette musique du cœur que les gens sans cœur ne parviennent jamais à imiter.

## À BAS L'USURPATEUR !

Jean SAVANT, *Album Napoléon*

M. Jean Savant, « chancelier perpétuel de l'Académie d'histoire », vient de publier un livre d'images sur les événements qui eurent lieu et les hommes qui s'illustrèrent entre 1769 et 1821. On y apprend que la bataille d'Arcole a été gagnée par Augereau, celle de Marengo par Desaix, celles de Lodi, Essling et Wagram par Masséna. Quant à la victoire d'Austerlitz, il n'était pas bien difficile de la remporter, attendu que nous étions cent douze mille Français contre soixante-dix mille Austro-Russes.

De toute façon, le plus grand militaire de l'époque, selon M. Savant, est le général Dupont, qui a droit à un portrait

en pleine page. Il était « très instruit, doué d'une vaste intelligence servie par une profonde culture ». L'inconvénient est que le nom de « cet admirable grand chef » soit resté attaché à la bataille de Baylen, où les Anglais lui flanquèrent une pile effroyable.

M. Savant admire immensément Barras, membre du Directoire, « grand travailleur toujours soucieux de rendre service, de venir en aide à son prochain, l'un des plus beaux hommes de la capitale, la plus haute figure du pays ».

De 1795 à 1815, la France fourmilla d'hommes très remarquables. Malheureusement, un personnage affreux, une espèce de mouche du coche à l'échelle internationale, s'appropriä tous leurs exploits. Il s'appelait Buonaparte et se fit couronner empereur sous le nom de Napoléon I<sup>er</sup>. On se demande comment il parvint à cette position élevée lorsqu'on sait qu'il n'avait à peu près que des défauts.

M. Savant affirme qu'il était paresseux, douillet, grossier, gourmand, luxurieux, rancunier, avare, féroce, et qu'il avait tout le temps envie de dormir. Il couchait avec ses sœurs, notamment Pauline, laquelle lui passa une vilaine maladie qui le gêna énormément pour se tenir à cheval le jour de Waterloo. À l'appui de cette assertion, M. Savant donne comme preuve une conversation qui se situe vers 1900 entre Victorien Sardou, l'auteur de *Madame Sans-Gêne*, et le docteur Cabanès.

M. Savant à Sainte-Hélène vaut le déplacement. Il en admire le climat qui est « sain ». Les filles y sont plus belles qu'à Paris ou à Londres. Napoléon a trente domestiques. Le gouverneur Hudson Lowe est « un gentleman accompli, époux d'une femme charmante, et ne néglige aucune occasion d'être agréable au captif et à sa suite ».

À la mort de l'empereur, M. Savant exécute une véritable danse du scalp. Il nous le décrit « dans l'attitude qui lui convient, une main sous la fesse, le sexe découvert », crachant, vomissant, soupirant, sale, sentant mauvais, harcelé par les mouches, atteint de confusion mentale.

Il ne manque à l'ouvrage de M. Savant qu'une épigraphe. Je lui propose un mot de Fauré à une dame qui déclarait qu'elle n'aimait pas du tout la musique de Brahms : « Mais, Madame, répliqua-t-il, cela n'a aucune importance. »

## FAUST AU SÉMINAIRE

Ernest RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*

Barrès dit de Renan qu'il avait un petit œil d'éléphant. On disait cela aussi du général de Gaulle. Mais la ressemblance s'arrête là. Renan n'a rien de gaullien. C'est plutôt un type dans le genre de Gide : beaucoup de douceur, beaucoup d'onction, une obstination inflexible. Ce sont ces natures à la fois molles et indomptables qui font les grands hérésiarques et les maîtres à penser. Elles sèment le scandale par probité intellectuelle.

Renan vieux, le visage large comme une lune, promenant dans les salons son ventre d'archevêque, chargé d'honneurs et ruisselant de bienveillance, est un des monuments de Paris en 1890. La république laïque a trouvé en lui un patriarche qu'elle peut révéler en toute tranquillité. Il ne croit pas en Dieu, mais il croit à la Science, à la Démocratie, à la Raison. Il a derrière lui une foule de diplômés et une œuvre gigantesque d'historien, de philologue, de philosophe. Il sait l'hébreu et le sanscrit. Il écrit avec un sens exquis de la langue française.

Les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ont paru en 1883. Renan avait soixante ans. Lorsqu'on est très célèbre, lorsqu'on n'a plus rien à désirer, lorsque la vie vous a tout donné, on éprouve une grande joie à raconter ses premières années, à revivre l'époque décisive où l'on s'est presque aveuglément, dans les drames intérieurs et les angoisses, engagé sur les chemins escarpés qui vous ont conduit à la gloire. Ce retour d'amour pour l'enfant et le jeune homme qu'on a été est assez courant

chez les vieux seigneurs repus. Le public ne les connaît que sous une apparence auguste, ridée et corpulente. Ils veulent faire savoir qu'ils ont été jeunes et maigres, dévorés par la passion, déchirés par les élans du cœur et les exigences de l'âme.

L'enfance et la jeunesse de Renan, la Bretagne en 1830, le séminaire à Paris, les « excellents maîtres » de Saint-Nicolas-du-Chardonnet et de Saint-Sulpice, les premiers doutes, la formidable puissance intellectuelle du héros, tout cela est raconté de façon enchanteresse. L'ordre et la clarté de la pensée font plaisir à chaque ligne, ainsi que le charme du style, les aperçus intelligents sur toutes sortes de questions, le portrait si aimable, quoique austère, de l'auteur. On est d'autant plus surpris de certaines de ses conclusions, telles que celle-ci par exemple : « Le monde marche vers une sorte d'américanisme qui blesse nos idées raffinées, mais qui, une fois les crises de l'heure actuelle passées, pourra bien n'être pas plus mauvais que l'ancien régime pour la seule chose qui importe, c'est-à-dire l'affranchissement et le progrès de l'esprit humain. » Il y a vingt objections à faire à cela, et que Renan lui-même ferait sans doute s'il vivait à présent.

De même, on a souvent le sentiment gênant que tout son savoir, sa sagesse, ses recherches, sa vie d'étude et de travail ne l'ont finalement amené qu'à un scepticisme et un scientisme assez médiocres. Au fond, ce qui reste de plus intéressant de lui, c'est justement ces pages de souvenirs où il raconte l'aventure assez terrible d'une âme dans laquelle la science a détruit la foi. Le résultat d'ailleurs est parlant : si Renan était resté avec Dieu, il n'aurait été qu'un prêtre obscur. En se détournant de lui, il a eu la renommée, la puissance et – il le dit lui-même – le bonheur. Il y a du Faust dans ce professeur au Collège de France.

## LE STYLE MÉTRO

Jean LORRAIN, *Monsieur de Bougreton, Monsieur de Phocas*

Jean Lorrain (1855-1906) n'est pas dans le dictionnaire, mais il a droit à six pages et un portrait par Vallotton dans *Le Livre des masques* de Remy de Gourmont. Jules Renard l'épingle six fois dans cette grande boîte à papillons parisiens qu'est son *Journal*. Léautaud, dans le sien, raconte qu'« il s'était toqué d'un jeune violoniste, toujours avec lui, et qui lui jouait des airs. Un jour qu'il jouait ainsi, écouté avec pâmoison par Lorrain, celui-ci lui dit : "Ah ! continue..., tu me branles l'âme !" ».

Dès qu'on regarde un peu attentivement le Paris fin de siècle, on trouve Lorrain partout. Il déjeune avec Robert de Montesquiou. Il a un duel avec Proust. Il écrit des roseries dans *L'Événement*, *L'Écho de Paris*, *Le Journal*. C'est une sorte de sous-Wilde français. Vingt ans après sa mort, le prince Séliman lit à Lady Diana Wynham « les proses épicées de Jean Lorrain » dans *La Madone des sleepings* de Dekobra. Bref, il est de ces gens qui laissent beaucoup de petites traces dans leur époque mais qui ne parviennent pas à la franchir et à entrer dans le paradis austère et charmant de la postérité.

On en a la confirmation quand on le lit. Son style est celui des bouches de métro 1900, des coupes de Lalique, des vases de Daum et de Gallé. Ses romans sont tarabiscotés comme le Céramic-Hôtel. Ce ne sont que « nudités diamantées jaillies des corsages », « stridences fauves », « grâces exténuées et infinies lassitudes », « yeux de bleuets cillés de blond », « fanerie du teint », etc. Les peintres auxquels il se réfère sont Gustave Moreau naturellement, mais aussi Félicien Rops, La Gandara, Burne-Jones, Helleu, Bastien Lepage. Dans une orgie, une actrice récite une poésie d'Albert Samain. Tout cela mêlé à de l'opium, de l'éther, des « poisons d'extrême Asie » et des cigarettes cantharidées.

Il faut quand même dire que si *Monsieur de Phocas*, histoire assez saugrenue et gratuite d'un jeune duc débauché



envoûté par un peintre diabolique, ne vaut pas grand-chose, en revanche *Monsieur de Bougreton* a presque le ton de Barbey d'Aurevilly. Ce petit roman d'une centaine de pages, où le héros parle, se raconte à perdre haleine, s'invente un passé fabuleux, a quelque chose de poétique, de poignant, de caricatural et de fou à quoi un amateur de bibelots étranges ne saurait rester insensible. M. de Bougreton, septuagénaire fardé, corseté, épique, menteur, qui racle du violon le soir dans un café d'Amsterdam pour vivre, c'est un peu la vieille de don Quichotte. On lit cela avec un mélange d'éblouissement et de regret. Il s'en faut d'un rien pour que ce soit un chef-d'œuvre. Et l'imagination de Lorrain, là, a des trouvailles amusantes. En particulier, il a inventé un « musée des conserves » qui mériterait bien le renom du célèbre orgue à liqueurs de Huysmans.

Exhumer Lorrain est certainement une œuvre louable. Mais il est un autre auteur de ce temps qui mériterait encore davantage qu'on le tirât de l'oubli : c'est Hugues Rebell, excellent écrivain, pas du tout « Majorelle » ou « grille de métro », esprit curieux, obsédé sexuel (mais avec élégance) et auteur d'une dizaine de volumes, romans et nouvelles, où il n'y a pas une page indifférente. M. Bourgois, dans sa collection 10/18, devrait publier *Les Nuits chaudes du Cap-Français*, *La Nichina*, *L'Espionne impériale*, *Gringalette*, etc. Il ferait, comme on dit à présent, un malheur.

## LA TAPISSERIE DE L'ÉVÊQUE

Grégoire DE TOURS, *Histoire des Francs*

Le vase de Soissons n'a pas été cassé. Tout au plus cabossé, car il devait être en argent ou en bronze. Clovis le restitua avec des paroles obligeantes à l'ecclésiastique qui le lui

demandait. Grégoire de Tours raconte la scène avec beaucoup de verve et de charme. Clovis prie les guerriers que le vase soit mis à part du butin. Ceux « qui avaient l'esprit sain » s'écrient : « Tout ce que nous voyons ici, glorieux roi, est à toi, et nous-mêmes nous sommes soumis à ta domination. » Mais un homme « léger, jaloux et frivole » lève sa hache, frappe le vase et dit : « Tu n'auras rien que ce que le sort t'attribuera. » Grégoire note que ces mots « stupéfièrent tout le monde » mais que le roi « contint son ressentiment avec une douce patience ». Ce ne fut qu'un an plus tard, à l'occasion d'une revue, qu'il fendit la tête à l'insolent.

L'*Histoire des Francs* est à la fois chronique et livre de Mémoires. Grégoire, évêque de Tours (538-594), a tout su de son temps. D'ailleurs, tout l'intéressait : aussi bien les tragédies que les potins. Il en résulte un ouvrage inestimable. Le tableau est peint maladroitement, les anecdotes et les crimes sont racontés à la file, sans souci de composition ou d'équilibre, cela ressemble plutôt à la tapisserie de Bayeux qu'à une fresque de Delacroix, mais l'accumulation des faits vrais finit par donner une image saisissante de la Gaule du VI<sup>e</sup> siècle.

Comme Grégoire rapporte principalement des événements dont il fut le contemporain et parfois le témoin, quelques personnages, malgré lui, dominant son récit. En particulier le couple atroce formé par le roi Chilpéric et la reine Frédégonde. Celle-ci est une ogresse, un démon, une sorte de Lady Macbeth picarde, dont il est impossible de compter les forfaits. Une fois dans sa vie, lorsque la maladie tua deux de ses fils, elle éprouva une bouffée de remords. Tout à coup, ses crimes remontèrent du fond de son âme. Grégoire met dans sa bouche une véritable incantation shakespearienne ; il la montre « se frappant des poings sur la poitrine, réclamant les registres des impôts et les jetant au feu pour apaiser la colère du ciel. Puis elle se tourne vers le roi et lui dit : "Qu'attends-tu ? Fais ce que tu me vois faire pour que, même si nous

perdons nos deux enfants, nous échappions du moins à la peine éternelle !” Alors le roi, le cœur plein de componction, mit au feu tous les livres et, quand ils furent brûlés, il envoya des gens pour interdire à l’avenir les impositions ».

La Gaule franque du VI<sup>e</sup> siècle était un chaos. Trois rois : Gontran, Chilpéric et Childebert, se la partageaient. Les dignitaires étaient d’abominables canailles. Il n’y avait ni État, ni morale, ni ordre, ni justice. La vie n’était que fourberie et assassinats. Seuls les évêques apportaient un peu de douceur et d’humanité. Encore certains, comme Badégésile, évêque du Mans, étaient mariés à des mégères de la même espèce que Frédégonde. Grégoire, lui, est un homme rempli de piété et d’onction, chaste, modeste, véridique, brave. Homme de lettres aussi, en dépit de ses coquetteries : lorsque Chilpéric meurt, « le Néron et l’Hérode de notre temps », il lui reproche d’avoir écrit des vers latins incorrects où « il a mis des syllabes brèves à la place des longues ».

On ne peut lire Grégoire de Tours sans quelque effroi. Au VI<sup>e</sup> siècle, tout bougeait comme à présent : les peuples, les mœurs, le langage. On tâchait de sauver quelques miettes d’une civilisation mourante. Un vieux monde heureux se survivait à Constantinople. Au moins les barbares d’aujourd’hui ont des diplômes d’ingénieurs.

## LA PREUVE PAR LE STYLE

BEAUMARCHAIS, *Mémoires*

Il y a quelque chose d’enthousiasmant dans les *Mémoires* de Beaumarchais. On y voit un homme de génie qui, avec la seule arme de son génie, retourne une situation désespérée, confond les canailles qui voulaient le ruiner et le discréditer, devient avec quatre brochures un héros national.

Il s'agit, comme on sait, de l'affaire Goëzman dont retentissent les manuels de littérature. En 1774, le pauvre Beaumarchais, âgé de quarante-deux ans, avait un procès « imperdable » avec le comte de La Blache qui ne voulait pas lui payer quinze mille livres qu'on lui devait sur la succession Pâris-Duverney. Or, ce procès, il le perdit bel et bien, à cause de la partialité du juge Goëzman acquis à son adversaire. Pour compliquer les choses, Beaumarchais était en prison à ce moment-là pour une querelle avec le duc de Chaulnes à qui il avait chipé sa maîtresse, une demoiselle Mesnard.

Le procès perdu, les calamités fondent sur Beaumarchais. En deux mois il est « précipité du plus agréable état dont pût jouir un particulier dans l'abjection et le malheur. Je me faisais honte et pitié à moi-même », dit-il.

Dans ses *Mémoires à consulter*, Beaumarchais fait tout : le détective, l'avocat, le polémiste, l'accusateur de la magistrature indigne, l'homme de lettres. Il arrive même à y placer le récit magnifique de son aventure espagnole, où on le voit briser la carrière du coquin Clavijo qui avait déshonoré et désespéré sa sœur Marie.

La littérature ne trompe pas sur le caractère d'un homme. On peut mentir en parlant ; c'est impossible quand on écrit. Je veux dire que, même si l'on énonce des choses délibérément inexactes, il y a dans le style une vérité de l'être aussi incontestable que la couleur des yeux ou la longueur du nez. Voltaire, qui s'y connaissait, était enchanté par les *Mémoires* et par celui qu'on apercevait derrière. Il déclarait : « Qu'on ne me dise pas que cet homme a empoisonné ses femmes, il est trop gai et trop drôle pour cela. »

La gaieté et la drôlerie, en effet, sont les deux grandes vertus des *Mémoires*. « Une des choses que j'ai le plus constamment étudiées, dit Beaumarchais, est de maîtriser mon âme dans les occasions fortes. » Maîtriser son âme, c'est d'abord ne pas céder à la tristesse qui est déshonorante. Ensuite c'est se servir de cette charmante et féroce gaieté pour

transpercer ses ennemis. D'ailleurs rien n'est plus insupportable aux crapules que la gaieté, rien ne leur cause plus de douleur. Beaumarchais trace des portraits à pouffer qui sont meurtriers. La petite Mme Goëzman, vraie linotte, qui, lorsqu'elle ne sait plus comment mentir aux interrogatoires, dit qu'elle est dans une « période critique » et que cela lui brouille la tête, est particulièrement réussie.

Il faut noter quand même que les *Mémoires*, en dépit du talent qui les illumine, ont un côté fastidieux. Leur but étant d'abord pratique, l'auteur revient vingt fois sur les mêmes détails, reprend sans cesse son argumentation, répète ses raisonnements et ses preuves à satiété. Parfois aussi, lorsqu'il décrit sa chère famille, il tombe dans des sensibleries à la Greuze.

Mais ces défauts, d'une certaine façon, augmentent le plaisir de la lecture. De ces minuties jaillit un tableau très dépay-sant du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec quelques figures inquiétantes de ce temps qui n'était pas tout à fait aussi lumineux qu'on a tendance à le croire.

## LE PÈRE NOËL DE LA POÉSIE

Victor HUGO, *Œuvres poétiques*, vol. III

Il est arrivé à Hugo la même aventure qu'à Napoléon : c'est un homme à deux têtes. Bonaparte était maigre, avec des cheveux longs. Tout à coup l'Empereur est gras, avec des cheveux courts. Hugo est glabre, important, rebondi. Il disparaît dans son île et revient avec la barbe blanche des prophètes, et leur lumière. Il était Totor. Il est le Père Hugo.

Père de la poésie française, père de la patrie, père du XIX<sup>e</sup> siècle, père de l'avenir. Quand on lit le volume III de ses poésies dans la Pléiade, qui contient les *Chansons des rues*

*et des bois*, *L'Année terrible* et *L'Art d'être grand-père*, on est constamment ébloui, on pousse des cris d'admiration à chaque vers, à chaque image, à chaque mouvement harmonique. Tout est beau. Tout a la qualité suprême. Et quel cœur ! quelle âme ! Hugo, ce n'est pas seulement l'honneur de la poésie française, c'est l'honneur de la France, l'honneur des hommes.

Des trois recueils, *L'Année terrible* est le plus formidable. J'emploie cet adjectif à dessein. *L'Année terrible* est formidable comme une armée, comme un tremblement de terre, comme le Déluge. C'est à croire que les gens qui dénigrent Hugo, qui disent : « Hugo était bête » ou « Hugo, hélas ! » ne l'ont pas lu. Dix vers de lui, et le monde change. Notre défaite et notre humiliation de 1870, il les venge, il les transfigure, il en fait l'épopée du malheur et des ténèbres. Grâce à lui, à lui seul, la France fut grande alors, après le siège, l'incendie de Paris, l'horrible répression de la Commune, la perte de l'Alsace et de la Lorraine, les cinq milliards d'indemnité. Un peuple qui possède un tel poète pour chanter ses désastres n'est pas vaincu. *L'Année terrible*, c'est déjà la revanche. C'est mieux que la revanche : c'est une malédiction à la Moïse sur une époque, une société, un monde. C'est la réponse de la bonté et de la vérité au crime et au mensonge.

« Quelle mâchoire il vous a encore, ce vieux lion-là ! » disait Flaubert. Mais il fait des réserves. Il trouve que « la densité manque », il regrette que Hugo n'ait pas « un discernement plus fin de la vérité ». Certes Hugo est injuste, démesuré, etc., mais le malheur de la France aussi était démesuré et injuste, et il fallait un homme à la mesure de ce malheur pour le conjurer. Quant à la densité, dit-on que Michel-Ange et Beethoven en manquent ? Hugo, dans *L'Année terrible*, les égale. Il y peint le Jugement dernier, il y orchestre la Symphonie héroïque et même l'Hymne à la joie. Tout est jugé, tout est transfiguré.

Autrefois, il y avait un Victor Hugo complet jusque dans les bibliothèques les plus humbles. C'était bien. Victor Hugo

est la patrie. Il a été la voix de la France comme, plus tard, de Gaule. D'ailleurs, je ne sais pourquoi, de Gaule m'a toujours fait songer à Hugo. L'un et l'autre ont tenu la France à bout de bras au-dessus de l'abîme.

L'immense merveille qu'est *L'Année terrible* éclipse un peu les *Chansons* et *L'Art d'être grand-père*, « ce chef-d'œuvre qui fait ricaner les voyous » (Aragon). Mais là aussi il y a des trésors.

Léon-Paul Fargue raconte que, gamin, il vit passer Hugo : « C'était un très vieux monsieur à la barbe de soie blanche, dont la silhouette et la démarche de bon ours électrisaient la rue. J'ai eu ce jour-là la révélation de ce qu'il était, de ce qu'il devait être, de ce qu'il sera toujours : un Père Noël. Un Père Noël qui a déposé des jouets jamais vus encore, des jouets merveilleux, des jouets insensés, dans les souliers de la littérature. » Décidément, ce sont les poètes qui font la meilleure critique.

## ÉCRASONS L'INFÂME !

*Mémoires de Luther*, traduits et mis en ordre par  
Jules Michelet

J'ai toujours eu l'idée (sacrilège) que, dans les opéras de Wagner, les Allemands aiment surtout les paroles, qui exaltent la race et la patrie germaniques, et qu'ils acceptent la musique par-dessus le marché.

À l'égard de Luther, on ne peut se retenir d'un soupçon analogue : ce que les Allemands ont aimé en lui, à quoi ils sont encore attachés, n'est pas tant sa doctrine que sa personnalité.

L'histoire de l'Allemagne est celle d'un peuple malheureux, trouvant tard son unité et la reperdant bien vite par ses excès.

L'extraordinaire succès de Luther au XVI<sup>e</sup> siècle vient certainement de ce qu'il a incarné pendant trente ou quarante ans le désir diffus qu'ont les Allemagnes de se souder ensemble dans une même idée (ou une même haine).

Il a été aussi un modèle d'homme allemand, violent, querelleur, absolu, ayant mené une vie pleine de vacarme, de romanesque, d'exploits, de poésie. C'est le héros d'un conte de Grimm. Son père est un pauvre paysan de Saxe. À vingt-deux ans, il se fait moine parce que la foudre a tué un homme à côté de lui. À cinquante ans, il est marié, père de famille, chef spirituel de l'Allemagne. On l'appelle « le rossignol de Wittenberg ». Cranach et Holbein font son portrait. Les princes et les archevêques tremblent devant lui. Charles Quint lui-même est acculé aux négociations et aux ménagements.

Les héros des contes de Grimm sont de petits tailleurs qui terrassent des monstres. Luther a rencontré son monstre en 1510, lorsque son couvent l'envoya à Rome. Il fut horrifié par le pape Jules II, ses palais, ses guerres, ses cardinaux de dix-sept ans. Il y avait là une splendeur princière, un appétit de jouir, une subtilité politique et artistique, un culte païen de la beauté, une immoralité latine qui furent odieux à ce prolétaire du Nord.

Si la célèbre exhortation de Voltaire concernant l'Église catholique : « Écrasons l'infâme ! » est la devise de quelqu'un, c'est bien celle de Luther. Rome, pour lui, est la racaille de Sodome, la prostituée de Babylone. « Si j'étais le maître de l'Empire, disait-il, je ferais un paquet du pape et des cardinaux pour les jeter tous ensemble dans la mer. »

On est surpris par les ressemblances entre la Réforme et l'espèce d'émancipation vers quoi l'Église d'aujourd'hui semble se diriger. Il n'est pas étonnant qu'en 1835 Michelet, chrétien et homme de gauche, ait été fasciné par la personnalité de Luther. Car ces *Mémoires de Luther* sont autant l'œuvre de celui-là que de celui-ci. En fait, c'est l'histoire de Luther racontée par Michelet, avec une foule de citations



tirées des écrits du grand homme et des innombrables propos recueillis par les disciples et les biographes. Il s'ensuit que nous avons affaire plutôt à un ouvrage du XIX<sup>e</sup> siècle français, intéressant, bien composé, approprié à notre esprit, qu'à un document plus ou moins « gothique ».

Il est difficile, pour un catholique et un Français, d'aimer Luther. Le bien sort souvent du mal, mais il arrive aussi au mal de sortir du bien. Luther, au nom du Christ, a été l'un des hommes les plus onéreux que l'Allemagne ait enfanté pour le dommage de l'Europe.

## LES MAÎTRES DE L'ÉPOUVANTE

SOUVESTRE et ALLAIN, *Le Rour*

Arsène Lupin était le fils d'une demoiselle d'Andrézy. D'ailleurs, il se faisait volontiers appeler Raoul d'Andrézy. N'est-il pas extraordinaire que Marcel Allain, le père de Fantômas, ait fini ses jours dans une localité de banlieue appelée Andrézy ? Il y habitait en 1960, assez oublié, car le public n'avait pas encore redécouvert ses romans. M. Lacassin n'a pas fait attention à ce détail dans la préface qu'il a écrite pour *Le Rour*, l'un des premiers ouvrages qu'Allain ait produit en collaboration avec Pierre Souvestre en 1909, avant la célèbre série des *Fantômas*.

Je le dis tout de suite : je suis un fanatique de *Fantômas*. Non par nostalgie de mes lectures enfantines, mais en toute connaissance de cause. En effet, j'ai dévoré les trente volumes de *Fantômas* il y a six ou sept ans seulement, lorsque le Cercle du Bibliophile les réédita. Des péripéties extravagantes ou horribles de ces volumes il se dégage une poésie particulière, un tableau saisissant de Paris, de la France, du monde d'avant

1914. La littérature joue de ces tours inattendus. Deux feuilletonistes, qui dictaient leur copie dans un enregistreur à rouleaux et pondaient un bouquin en quinze jours, ont survécu à vingt auteurs prétendus sérieux qui s'acharnaient à décrire la sensibilité de leur temps.

Souvestre et Allain, avec leurs accumulations d'atrocités, leur patte fuligineuse, leurs trouvailles folles, le grand conflit du Bien et du Mal qu'ils peignent inlassablement, ont introduit l'épopée dans le feuilleton. Leur trait le plus plaisant est leur implacabilité : ils font mourir les personnages les plus touchants sans qu'un muscle de leur style bouge. Car ils ont un style. Lorsqu'on les a lus, il reste dans l'esprit quelques images puissantes, quelques couleurs sombres, comme s'ils étaient Balzac ou Dickens.

Le héros du *Rour* préfigure Fantômas. Il s'appelle le docteur Elias Wumpt, mais ce n'est pas là son vrai nom, bien sûr : il est « d'une famille dont les origines remontent aux époques les plus lointaines ». Il porte sur le visage un masque en peau humaine qui le rend méconnaissable, pèse trente-deux kilos et ne survit que grâce à une batterie d'accumulateurs qu'il s'enroule autour du corps comme une ceinture de flanelle. Il a inventé un sous-marin de poche et un avion. Il dissimule dans les jambes de son pantalon une paire d'échasses de quatre mètres qui se déploient à volonté et lui permettent des exploits incompréhensibles. Un nain répondant au sobriquet de Tout-Petit le seconde dans ses ténébreux desseins.

Bref, c'est un génie du Mal. Il veut prendre la vie de l'exquise Élisabeth de Saint-Édoc pour en animer un automate de sa fabrication. Mais, en fin de compte, M. Fuselier, juge d'instruction, le brave homme-singe Gurgurah et l'aimable Yves d'Arzan-Trégoff, fiancé de la demoiselle et grand sportif qui conduit sa torpédo à des soixante à l'heure, déjoueront l'abominable machination.

Le tout fait un roman magnifique et absurde où se mélangent Poe, Hoffmann et Eugène Sue. Impossible de le lâcher avant

la dernière ligne. Quand deux auteurs posent ainsi une poigne de fer sur le lecteur, inutile de s'interroger sur eux : ce sont, dans leur genre, des maîtres.

## UN RUSSE DE CHEZ NOUS

Ivan TOURGUENIEV, *Premier Amour*

Mérimée admirait Tourgueniev parce que celui-ci, dans son roman *Pères et fils*, avait eu l'audace de montrer une jeune fille prénommée Katia qui a de grandes mains et de petits pieds. Ces grandes mains si incongrues l'enchantaient. Il a d'ailleurs consacré à Tourgueniev un excellent texte où il ne le compare pas moins qu'à Shakespeare, ce qui est peut-être exagéré.

Dostoïevski, en revanche, le détestait parce qu'il vivait en France. Comment, quand on a le bonheur d'être russe, peut-on aller perdre son âme à Paris ? Dans je ne sais plus quel roman, il trace un portrait de lui horriblement cruel.

Tourgueniev était un homme charmant. Ce n'est pas sa faute s'il est venu chez nous. En 1847, le tsar l'exila. Paris était un lieu de bannissement rêvé pour un homme de lettres. Tourgueniev s'y plut pour plusieurs raisons, la première étant qu'il y trouva une foule de lecteurs, la seconde qu'il y connut tout le monde. Il fut l'ami des Goncourt, qui parlent souvent de lui dans leur *Journal*, de Flaubert qui lui écrivit cent trente-six lettres et qu'il alla voir à Croisset, de Daudet, de George Sand, de Zola, etc. Il mourut à Bougival en 1883. Renan et Edmond About firent des discours à la gare du Nord avant que le cercueil ne partît pour Pétersbourg.

*Premier Amour* parut en 1860. L'auteur avait quarante-deux ans. C'est d'ailleurs tout à fait le genre de choses qu'on écrit à cet âge. Je veux dire qu'il s'agit d'une anecdote vraie,

vécue plus ou moins par lui dans son adolescence, et qu'elle est racontée à la fois avec poésie et virtuosité. Comme toujours chez Tourgueniev, qui n'avait pas d'invention, l'intrigue est très mince. Vladimir, qui a seize ans, tombe amoureux fou de la jeune princesse Zinaïda, qui en a vingt, mais celle-ci devient la maîtresse du père du jeune garçon.

Où Tourgueniev est incomparable, c'est dans les ombres. Il n'y a, dans son récit, ni transition ni explication. Rien que quelques traits, quelques scènes, quelques personnages, quelques paysages. Mais tout est d'un dessin si juste qu'on voit aussi bien ce qui n'est pas dit que ce qui l'est. *Premier Amour* est une petite œuvre de grand artiste.

Tourgueniev a été éclipsé par les écrivains du grand siècle russe. Et il est vrai qu'il n'a pas le don créateur de Dostoïevski, ni la patience de Tolstoï, ni le cœur de Tchekhov, ni la tête épique de Gogol, ni la netteté poétique de Pouchkine, ni la hauteur de Lermontov. Cependant, il possède deux qualités que n'ont pas les autres et qu'il a peut-être acquises en vivant à Paris, au milieu de notre grand siècle littéraire à nous : la perfection et le moelleux.

Pour un lecteur qui ne connaît pas Tourgueniev, *Premier Amour* est une excellente introduction à une œuvre dont le principal défaut fut peut-être d'être trop acclamée du vivant de l'auteur. La postérité fait quelquefois payer les succès, même s'ils sont mérités.

## UN HURON AU SALON

Émile ZOLA, *Le Bon Combat*

Si j'étais Zola, je ne serais pas trop content de ce titre *Le Bon Combat* dont on a pieusement affublé un choix de ses écrits sur Courbet, les impressionnistes et la peinture en

général. Cela a quelque chose de satisfait, de pharisien, qui ne sert pas sa mémoire. Qu'il ait dit ici ou là : « J'ai mené le bon combat » ne justifie pas qu'on monte ce mot en épingle. Les annotateurs sont coutumiers de ces petites trahisons, qu'ils accomplissent dans les meilleures intentions d'ailleurs.

Zola avait vingt-six ans en 1866, année où il rendit compte la première fois du Salon dans le journal *L'Événement*. Pour les critiques, tout est nuancé. J'oserais presque dire que tout est politique. Le critique pur, qui n'est que critique, est au fond un bourgeois jugeant selon les goûts du moment, ses amitiés, sa stratégie, la surface sociale des créateurs, leur renom ou leur obscurité. Bref, il dresse un catalogue plus ou moins conformiste, plus ou moins tendancieux de la vie artistique de son temps. Pour les écrivains qui font occasionnellement de la critique, rien n'est nuancé, rien n'est politique. Ils vont droit à ce qui est beau ou neuf, et ils y vont brutalement. Il ne s'agit pas d'être poli, de ménager telle ou telle valeur établie, de caresser le public dans le sens du poil, de se servir de sa rubrique pour devenir « important » ou « redouté », mais de combattre à mort la vieillesse, la bêtise, la laideur, la décadence, la compromission, la corruption.

C'est ainsi que se comporte Zola dans la critique d'art. Il y tombe comme un météore, ou plutôt comme un Huron. Avec son œil de Huron, il voit tout de suite où sont la nouveauté et le génie. Le génie, c'est le pauvre Courbet, exilé en Suisse après la Commune, ruiné, persécuté, désespéré. La nouveauté, les maîtres de demain, ce sont ces petits audacieux qui ont osé ouvrir les fenêtres de l'atelier fermées depuis deux cents ans, qui mettent des couleurs vraies et fortes sur leurs toiles et qu'on appelle par dérision les impressionnistes.

Il y a plusieurs choses remarquables dans *Le Bon Combat*. D'abord le goût de Zola, qui ne se trompe à peu près jamais dans ses admirations ni dans ses anathèmes. Ensuite la façon dont il se solidarise avec le talent insulté et méconnu, la chaleur et la hardiesse qu'il apporte à le défendre. « Celui qui

écrit les *Salons* est le même homme qui écrit *J'accuse*. Manet est un autre Dreyfus », dit M. Gaétan Picon dans sa préface. Observation tout à fait juste. Zola s'est compromis avec autant de courage pour Manet, Monet, Pissarro, Renoir, que pour Dreyfus. Il n'est pas sûr que les haines qu'il a soulevées alors aient été moins fortes. Se battre pour la vérité en art est presque aussi dangereux que de la proclamer en politique. On heurte des intérêts assez semblables, au fond.

Enfin, Zola n'est pas seulement un homme de cœur et de discernement. Ses articles sont écrits avec une gaieté, une ardeur, un brio, une patte de lion. On regrette un peu que ce jeune lion soit devenu par la suite le gros ours des *Rougon-Macquart*.

## PERRICHON SANS-CULOTTE

Raymond AUBERT, *Journal d'un bourgeois de Paris sous la Révolution ; En pantoufles sous la Terreur*

Le 20 janvier 1793, veille de l'exécution du roi Louis XVI, le thermomètre marquait trois degrés à Paris, place Saint-Sulpice. Il soufflait un vent de nord-ouest ; le dégel s'amorçait. Le citoyen Célestin Guittard, homme paisible, dînait avec trois jeunes femmes dont l'une était sa maîtresse. Il avait soixante-neuf ans, étant né en 1724.

Le 15 février suivant, catastrophe. Bien que le temps se soit un peu radouci (huit degrés au thermomètre), le citoyen Guittard a un rhume. « Je suis pris du cerveau, que je ne puis respirer, écrit-il. Cela m'a donné un mal de tête toute la nuit. »

Le 20, tout va bien. Vent du nord et beau soleil. Mme Selier, piquante personne âgée de trente-trois ans, partage le repas du citoyen Guittard. Cette dame, qui apparaît assez souvent sous le nom de Dasel, a un mari fort commode car il est militaire et s'occupe à faire le siège de Maëstricht.

Quelquefois, après avoir soupé avec Célestin, elle passe la nuit dans son lit. Célestin le note fièrement quoique laconiquement dans son journal.

Ce Célestin Guittard, dont M. Raymond Aubert a trouvé dans des papiers de famille le journal qu'il tint de 1791 à 1796, est un personnage prodigieux et somme toute assez rare : c'est un homme moyen. Il a traversé une des périodes les plus fabuleuses de l'histoire de France comme les bourgeois de Labiche traversent les règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III : en disant des bêtises et des lieux communs, en dorlotant sa petite personne, en ne voyant que l'aspect superficiel des choses.

Lorsqu'il apprend que les Jacobins ont cassé le buste de Mirabeau et décidé de retirer son corps du Panthéon, il s'écrie : « Voilà ce que c'est ! On s'engoue tout d'un coup d'un homme, on l'élève jusqu'aux cieux, et puis on finit par le mépriser. »

À propos de l'assassinat de Marat, « homme peu commun », par la demoiselle Cordet (*sic*) : « Il est bien fâcheux de mourir de cette manière, sans pouvoir se reconnaître. »

Mesdames, tantes du roi, partent en émigration. Commentaire de Célestin : « Elles feraient bien mieux de revenir à Bellevue. Quelle manie leur prend-il, sur leurs vieux jours, d'aller voyager ? Il n'y a que le temps qui découvrira leur motif. »

Dire que le journal du citoyen Guittard est précieux est peu dire. C'est un trésor sans lequel, je suppose, on ne pourra plus dorénavant étudier la Révolution. Célestin n'a rien vu, rien compris, il a répété comme un perroquet les slogans du moment, il est d'un conformisme absolu. C'est M. Perrichon qui trouve que l'homme est petit, vu du haut de la guillotine, qui murmure piteusement quand le peuple gronde un peu fort : « L'homme paisible n'est pas tranquille ; il craint. »

Cependant, après qu'on a lu les six cents pages de son éphéméride, on a une impression de réalité comme n'en donne aucun livre d'histoire. D'une foule d'insignifiances ou de réflexions idiotes émerge une vérité à la fois humble et formidable. Toute la Révolution est là, vue de côté, de loin,

par en bas, mais saisie constamment sur le vif et d'une quotienneté effrayante. Michelet aurait donné cher pour connaître ce document, qui fournit encore un renseignement inestimable : chaque matin, le citoyen Guittard note la température au thermomètre. Ainsi a-t-on la confirmation que, durant la Terreur, il fit une chaleur torride à Paris.

## LE PLUS GRAND DES DUCS

*Mémoires du duc de Saint-Simon*

« Mme de Castries était un quart de femme, une espèce de biscuit manqué, extrêmement petite mais bien prise, et aurait passé dans un médiocre anneau : ni derrière, ni gorge, ni menton, fort laide, l'air toujours en peine et étonnée ; avec cela une physionomie qui éclatait d'esprit et qui tenait encore plus parole. »

Voici maintenant le prince de Conti : « Des épaules trop hautes, la tête un peu penchée de côté, un rire qui eût tenu du braire dans un autre... »

Et le maréchal de Villars, dont le croquis ravissait Proust : « C'était un assez grand homme brun, bien fait, devenu gros en vieillissant, sans en être appesanti, avec une physionomie ouverte, sortante, véritablement un peu folle... »

Tout Saint-Simon est de cette encre, et la lecture de ses *Mémoires* (vingt volumes dans l'édition Chéruel de 1856, quarante-quatre dans l'édition Boilisle) est magique. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour que je dise que c'est chez lui qu'on trouve la plus belle langue française, en dépit de ses phrases qui ne retombent pas toujours sur leurs pattes. À chaque instant, ses adjectifs, ses tournures emportées, son éclat dans la description, sa minutie dans la peinture des passions, des intrigues ou des caractères arrachent des cris d'enthousiasme.



Il a réussi quelque chose d'unique : parler de gens vivants, qu'il a connus, avec la totale liberté d'un romancier inventant des personnages. Les *Mémoires* sont un immense roman, auquel il a travaillé toute sa vie, les ayant commencés à seize ans et finis à près de quatre-vingts.

« Saint-Simon ne se savait pas artiste », dit Alain. Je ne suis pas de cet avis. Il y a tant de force créatrice dans son œuvre, et par suite tant de bonheur d'écrire, qu'il est impossible que l'homme qui a fait cette œuvre n'ait pas eu l'intime conviction qu'il était sur terre pour cela, et rien d'autre. Du reste, comme un artiste, Saint-Simon a tout sacrifié à l'œuvre, une belle carrière de ministre, entre autres. Il s'est réfugié en elle quand le monde a cessé de lui plaire enfin, il s'est ruiné pour ses beaux yeux.

Il est aussi difficile de faire des morceaux choisis de Saint-Simon que des morceaux choisis de Balzac ou de Proust. C'est comme d'isoler des « détails » d'un gigantesque tableau du Tintoret ou de Véronèse, qui ne vaut pas seulement par le fini ou la grâce de quelques figures ou d'une petite nature morte dans le coin en bas à gauche, mais par la composition générale, le mouvement, le fourmillement. Saint-Simon, toutefois, est un si grand écrivain que, même découpé en tranches, il dégage encore une lumière éblouissante. Le travail de M. Galleret, auteur de la petite édition qui a motivé cette chronique, est excellent au demeurant. Il a tout centré autour de Louis XIV, qui est le personnage numéro un de Saint-Simon, qui domine les *Mémoires* comme Vautrin *La Comédie humaine* et Charlus la *Recherche*.

Stendhal dit qu'il a toute sa vie aimé deux choses : les épinards et Saint-Simon. Les boutades des grands hommes ont toujours un fond de sérieux. Rien n'est plus sain, plus vert, plus ferrugineux que les épinards. Ils ne sont nocifs qu'aux hépatiques.

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ  
ET MIS EN PAGES CHEZ NORD COMPO (VILLENEUVE-D'ASCQ)  
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
EN FÉVRIER 2009

N° d'édition : L.01ELJN000127.N001. N° d'impression : 73154.  
Dépôt légal : mars 2009.  
*(Imprimé en France)*

## La chose écrite

*Jean  
Dutourd*  
de l'Académie française

« Vers l'âge de huit ans, je fis deux découvertes capitales : que les grandes personnes mentaient sans arrêt, mais que les livres rétablissaient la vérité. Les grandes personnes, par leurs leçons et leurs punitions, s'acharnaient à me faire voir le monde tel qu'il n'était pas. Les livres me le montraient tel qu'il était, c'est-à-dire comme je le voyais moi-même.

En outre, ils étaient délicieux car ils mettaient la vérité en musique. La vérité était du Mozart avec Voltaire, du Wagner avec Proust, du Beethoven avec Balzac, du Schubert avec Stendhal.

La passion du papier imprimé ne m'a jamais quitté, et je dirais presque comme Montesquieu : "L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé." »

Flammarion